

La Révélation française de Michelet

La monumentale étude de la Révolution de cet historien inventif et vrai conteur populaire donne toujours à penser.

Histoire de la Révolution française

de Jules Michelet

La Pléiade, 2 volumes,

1 410 et 1 536 p., 62,50 € chacun

Au beau milieu de nos cahiers de doléances, nos débats et nos violences où d'aucuns voient un surgeon de 1789 et 1793, Michelet se faufile avec sa saga de la Révolution, ce chef-d'œuvre tricolore qu'on ne lisait plus mais qui donne à comprendre et penser aujourd'hui encore, puisque semble revenir le « *temps* (qui) *aime le danger* ». Ces deux « Pléiade » sont donc les bienvenues. À la barre, Paule Petitier entourée d'une dizaine de chercheurs, la meilleure de nos « micheletistes » depuis la mort, l'été dernier, de Paul Viallaneix qui régnait parmi eux depuis un bon demi-siècle. Grâce à elle, tout a été revu, annoté et piloté pour conduire à bon port cette édition, qui reprend et met en juste perspective l'originale, celle que Michelet a fait paraître de 1847 à 1853.

Son premier jet de 1847, tout brûlant, est publié à l'heure où l'espoir révolutionnaire n'attend plus : Michelet le sent, car depuis 1845 il a fait cours sur lui et avec lui au Collège de France, en enflammant une « jeunesse des Écoles » hostile à Louis-Philippe. Sa dernière coulée de 1853, très refroidie, paraît après l'agonie de la II^e République et du « *printemps des peuples* », le coup d'État de 1851 et sa propre déchéance puisqu'il a refusé de prêter serment à Badinguet : il part pour l'exil intérieur et emporte avec lui « *sa* » Révolution, qu'il « *boucle* » au 9 thermidor et abandonne à son cours sans âme, à la merci des médiocres puisque « *le peuple de 93 est rentré chez lui* ».

Pour documenter et rédiger son récit de la grande aventure interrompue, il a remis à plus tard son travail de l'*Histoire de France* (1) et il s'est jeté dans une mêlée d'histoire du présent à double entrée, celle de 1789 prolongée en 1848, celle du Peuple en marche et d'un « *fil* du peuple » piétiné, lui-même.

Il en sort par le haut, avec force majuscules. Car sa Révolution est une Révélation ; une acmé du

Peuple enfin souverain ; une assonance humaine de Justice et Vérité ; une fête de la Fraternité ; une projection des Lumières vers un Au-delà spirituel : une Bonne Nouvelle. Aujourd'hui, bien sûr ou hélas, nous avons mis toutes ces majuscules à la décharge.

Mais Michelet se lève pour nous dire que, après l'âge de la Nature et celui du Christianisme, celui de la Cité « *universelle et divine* » a scintillé dès 89. Et que la France nouvelle de la Loi, du Droit et de la Justice guidés par le Peuple en restera la figure de proue. Voilà le point d'orgue, pense-t-il, l'événement à nul autre pareil, la cassure de la trame des causes et des effets, la ligne de démarcation entre l'histoire « *tuée* » et l'histoire « *qui commence* » : « *Une commotion immense, profonde, comme un tremblement de terre.* »

Un récit d'histoire totale, celui auquel s'exercent encore laborieusement les historiens, celui que l'on ne raconte plus aujourd'hui aux enfants des écoles.

Cette envolée romantique et trop prophétique nous ferait sourire, sans plus, si elle n'avait pas irrigué un récit d'histoire totale, celui auquel s'exercent encore laborieusement les historiens, celui que l'on ne raconte plus aujourd'hui aux enfants des écoles. Paul Petitier le fait bien sentir dans son introduction : « *Absence de rigueur, se récriera-t-on. Démon de l'imagination, faiblesse d'une approche psychologique... Mais lorsqu'il s'agit de faire comprendre comment se crée une conscience commune capable de dépasser les conditionnements antérieurs - c'est-à-dire le mystère d'une révolution - a-t-on trouvé moyen qui allie plus de réussite esthétique à plus d'intelligence historique ?* »

En effet. Michelet, en vrai conteur populaire, passionné et intuitif autant qu'en historien inventif, excelle dans sa description de la foule qui saisit l'individu, il souligne la part toute nouvelle des femmes dans cette commotion, il suit la masse en fusion qui défile, envahit l'espace public et les lieux



Citoyens armés en 1789. Gouache des frères Lesueur (XVIII^e s.), Paris, Musée Carnavalet. Josse/Leemage

La Révélation française de Michelet

●●● Suite de la page 11.

de pouvoir, submerge la temporalité, conspue ou encense les orateurs à l'Assemblée, aux Jacobins et dans les sections, tout en fomentant l'émeute.

Il y réussit particulièrement quand il tricote le fil des « journées » : celle du 14 juillet 1790 au Champ-de-Mars, toute d'unanimité et de réconciliation d'un peuple avec ses délégations, toute baignée d'une sacralité inédite, vrai jour de Fête nationale ; celles qui sacralisent l'ambition de 89, le 14 juillet à la Bastille, le 20 juin au Jeu de paume, le 4 août abolissant les privilèges, le 6 octobre quand les femmes escortent de Versailles à Paris « le roi, la boulangère et le petit mitron » ; celles de 92, quand la victoire de la nation à Valmy n'empêche pas les premiers massacres ; celles de 93 et 94 dont la cascade a salué un vague Être Suprême et fait surtout couler le sang de la Terreur.

On vibre devant ses portraits si peu héroïques, car Michelet n'admet qu'un seul héros, le Peuple bientôt lassé.

On vibre aussi devant ses portraits si peu héroïques, car Michelet n'admet qu'un seul héros, le Peuple bientôt lassé. Voilà Mirabeau en Hercule des temps nouveaux, Robespierre à « la pâle et triste mine qui plaïdait pour lui d'avance auprès des cœurs sensibles », Marat qui appartient « au genre batracien plutôt qu'à l'espèce humaine ». Mais les descriptions et les portraits sont toujours au service de l'idée première et matricielle, prendre la Bastille : « Une idée se leva sur Paris avec le jour, et tous virent la même lumière. » Paule Petitier nous le répète avec une juste allégresse : ne sous-estimons pas « la formidable aptitude de l'historien et de l'écrivain à associer l'esthétique littéraire et l'intelligence historique dans sa description du réveil d'une nation qui se découvre souveraine ».

Jean-Pierre Rioux

(1) Publiée en dix-sept volumes présentés par Paul Viallaneix et Paule Petitier par les Ed. des Équateurs à partir de 2008 (lire le feuilleton d'été de La Croix de 2008).

Littérature. Resté inédit, ce premier roman de Louis Guilloux (1899-1980) préfigure les constructions romanesques qui font de lui l'un des grands écrivains du siècle dernier.

Prisonniers allemands à Montfort-sur-Meu (Ille-et-Vilaine), en 1915.

Piston/Roger-Viollet

L'Indésirable

de Louis Guilloux
Avant-propos de Françoise Lambert, édition, notes et postface d'Olivier Macaux
Gallimard, 178 p., 18 €

Lorsque Louis Guilloux écrit *L'Indésirable* – entre le 1^{er} février et le 15 avril 1923 –, il a 24 ans. Peu encouragé par ses amis, songeant peut-être aux grandes œuvres à venir, il ne le publia jamais. Et dans ce court et beau roman, dont le tapuscrit avait été conservé dans les archives de Saint-Brieuc, on peut trouver les situations, les thèmes, les figures des œuvres qui, quelques années plus tard, feront de lui un des grands écrivains du siècle dernier.

Salué par Malraux, Paulhan, Max Jacob, Gide, admiré plus tard par Pasternak et Jorge Semprun, il fut l'ami d'Albert Camus, Jean Grenier, Jean Guéhenno, fils comme lui d'un cordonnier breton. Le souvenir de cette enfance très pauvre imprègne d'ailleurs la plupart de ses livres et l'artisan, en possession d'un savoir véritable mais vivant d'une façon précaire, en est un personnage récurrent. Le titre de ce roman de jeunesse aurait pu être au pluriel : les indésirables sont présents dès les premières pages. L'action, qui se déroule en 1917 dans une petite ville imaginaire de Bretagne, Belzec, débute à quelques kilomètres, dans un camp de concentration où sont parqués des étrangers devenus suspects.

Étonnés de voir ces prisonniers s'habituer à une vie misérable, les habitants du bourg s'indignent, les insultent. La guerre qui fait rage sur le front continue à l'arrière sous d'autres formes, plus hypocrites. Un seul homme est sensible au malheur de l'exclusion : Lanzer, professeur d'allemand chargé du rôle d'interprète auprès des indésirables, vient en aide à une vieille Alsacienne malade, détenue dans



La guerre à l'arrière

le camp, et découvre à sa mort qu'elle lui a légué le peu qu'elle possédait. Son geste de générosité va faire de lui aussi un exclu. Dans la petite ville, la machine à broyer l'individu, déclenchée par le ressentiment d'un collègue – Badoiseau – et la jalousie de beaucoup d'habitants, est mise en marche, nourrie par la rumeur.

Le narrateur anonyme fait entendre et tient à distance les idées reçues qui courent dans les conversations, dans le discours bien-pensant et belliciste de Badoiseau qui déclare se battre pour la civilisation, encourage les autres à rejoindre la zone des combats, mais reste prudemment à l'arrière.

La générosité de Lanzer est chose naturelle et pourtant, dans son sommeil, il se voit frappant avec un très grand plaisir un des indésirables, puis être frappé à son tour, tandis que Badoiseau contemple la scène. Placé au début du récit, ce rêve en laisse pressentir la suite et contient l'intuition centrale de toute l'œuvre : loin d'être le fait

Loin d'être le fait d'une classe sociale, la guerre, le besoin de détruire, l'instinct de mort sont ancrés au cœur de l'homme.

d'une classe sociale, la guerre, le besoin de détruire, l'instinct de mort sont ancrés au cœur de l'homme. La petite société de Belzec – enfants, professeurs, femmes dans les salons – mène le combat à sa façon et organise le rejet total et violent de Lanzer et de sa famille, contraints à l'exil loin de Belzec. Seul Jean-Paul, fils du principal du collège, revenu blessé de la vraie guerre, refuse la mise à mort symbolique réalisée par le groupe. Il en est exclu et devient lui aussi l'indésirable juste avant son rappel au front où il meurt, tandis que Badoiseau l'embusqué prospère.

Dans *Le Sang noir* (1935), cette mise à mort d'un homme qui n'a pas respecté les codes sociaux n'est pas seulement symbolique. Dans une petite ville de province, en 1917 aussi, Merlin, professeur de philosophie chahuté par ses élèves qui l'ont surnommé Cripure en raison de ses allusions fréquentes à la *Critique de la raison pure*, traîne une vie d'échecs et de souffrances. Le ressentiment d'un collègue et la haine des habitants pour l'étrange, le bizarre, l'autre mènent au suicide Cripure, bouc émissaire insaisissable et complexe rappelant les victimes des romans de Dostoïevski. Et dans la plupart de ses autres romans, en particulier *Le Jeu de patience* (prix Renaudot 1949) immense fresque où Louis Guilloux veut saisir toute la douleur et aussi toute la fraternité du monde, les exclusions, les guerres, les chasses à l'homme sont nombreuses, échos de son temps, préfiguration du nôtre.

Francine de Martinoir

Récit. Guillaume de Fonclare a fait retraite dans le Quercy pour affronter la question de Dieu. Elle n'est pas restée sans réponse.

Les confessions d'un « agnostique chancelant »



Église de Saint-Cirq-Lapopie, dans le Quercy Sophie Chivet/VU

Ce nom qu'à Dieu ils donnent de Guillaume de Fonclare Stock, 186 p., 17,50 €

Si ce livre obtient le succès qu'il mérite, les gîtes ruraux du Quercy devraient enregistrer une hausse significative de la demande. Comment ne pas avoir envie de séjourner dans cette région après l'avoir lu ? Pour la beauté des paysages, des villages, des églises qui sont décrits. Mais aussi parce que cela semble le lieu idéal pour vivre un profond cheminement spirituel. Guillaume de Fonclare est venu à Calvignac (Lot) (1) pour affronter dans le calme la question de Dieu. Et il en est reparti deux mois plus tard avec cette conviction : « J'ai fini d'errer. »

Guillaume de Fonclare est né dans une famille catholique qui a ensuite embrassé le protestantisme. Comme beaucoup d'entre nous, à l'approche de l'âge adulte, il s'est éloigné de la foi. Deux décennies plus tard, frappé par une maladie très douloureuse et invalidante, il rêve de manière incessante d'une porte derrière laquelle il perçoit

« une présence forte et lumineuse, dont l'intensité spirituelle n'avait rien de comparable avec celle de l'espèce humaine ». Autre expérience marquante dans sa lutte contre la douleur, celle de la sophrologie, cette forme de relaxation et de méditation lui ayant aussi laissé entrevoir une forme d'infini.

Guillaume de Fonclare s'interdit tout prosélytisme, il nous laisse libres sur notre propre chemin.

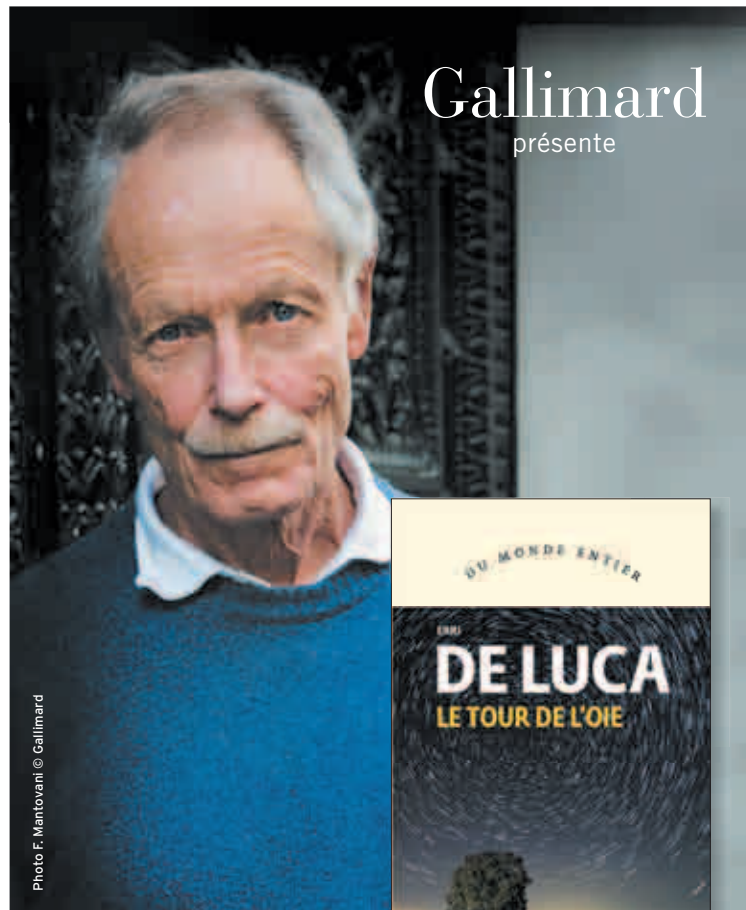
D'où le projet de faire retraite dans le Quercy afin d'aller plus loin dans la réflexion. Et c'est cela que nous raconte Guillaume de Fonclare dans un livre magnifiquement simple. Il évoque ses promenades, des rencontres passées ou présentes. « *Agnostique chancelant* », il médite sur ce qui fait la différence entre l'homme et l'animal. La capacité à apprécier la beauté, peut-être. Ou plutôt celle d'aimer – chapitre bouleversant.

« D'éprouver cet amour, (...) je toucherais presque les étoiles, j'ai l'impression de m'élever au-delà du ciel. Est-ce un cadeau de l'amour qu'éprouverait Dieu pour nous ? L'amour est-il parcelle du divin ? (...) Dans le grand chambardement de mon esprit, c'est l'idée qui germe et qui grandit ; je peux aimer et je peux être aimé. »

Ce qui est très beau, c'est l'humilité du propos. Guillaume de Fonclare s'interdit tout prosélytisme, il nous laisse libres sur notre propre chemin. Tout en invitant à ne pas y rester seul : « *Sur les causses, à Calvignac, j'ai trouvé plus grand que moi, et cela suffit à la paix de mon âme. Mais je crois en la force joyeuse d'une communauté de fidèles, je crois en la beauté d'un chœur, d'une nef. Si la conversion se fait dans le secret de son cœur, je crois en l'exercice individuel de sa foi dans un cadre collectif.* » Précieux partage.

Guillaume Goubert

(1) Dans La Croix du 27 septembre, lire l'article sur la résidence d'écrivain de Calvignac où Guillaume de Fonclare a rédigé son livre.



Gallimard
présente

ERRI DE LUCA Le tour de l'oie

« Son dernier livre, *Le tour de l'oie*, prend la forme d'une autobiographie. Le romancier italien y raconte, avec humilité, une vie d'engagements. Pour la justice sociale, pour la nature, les migrants et, bien sûr, la littérature. »

Nathalie Crom, *Télérama*

« *Le tour de l'oie* est une autobiographie miniature, ciselée, élégante, tout en retenue, sobre et modeste, à l'image de son auteur. C'est simple, limpide, profond, poétique et plein d'oxygène. »

Florence Noiville, *Le Monde des Livres*

« Le Napolitain invente un dialogue nocturne avec l'enfant qu'il n'a pas eu. Occasion d'un regard sur sa vie sous l'œil incisif d'un rejeton rêvé. »

Camille Thomine, *Le Nouveau Magazine Littéraire*

nrf

Du monde entier

gallimard.fr | facebook.com/gallimard

Essai. Tutoyant son lecteur, l'auteur se livre à une dissection du « bourgeois » conformiste, en se moquant avec irrespect de ses réflexes électoraux conditionnés par la peur.

La « bêtise », à tu et à toi

Histoire de ta bêtise
de François Bégaudeau
Pauvert, 224 p., 18 €

La modestie n'est pas son fort, mais il est conscient de ce qui paraît – à d'autres que lui – être son principal défaut. Esquissant son autoportrait, sur son « site officiel » (1), François Bégaudeau écrit, non sans une légère autodérision : « Si j'avais à me décrire de la tête aux pieds, je commencerais par la tête et finirais par les pieds. Ma tête a longtemps été jugée grosse par ma mère. Puis par les journalistes... » Il ajoute, cependant, presque aussitôt : « J'ai des yeux clairvoyants et des oreilles qui respirent l'intelligence. »

Chacun est en droit de s'agacer, devant ce penchant assumé pour la gloriole. Et l'écrivain multitâche (romancier, essayiste, auteur de BD et dramaturge...) ne craint pas de déclencher de vives polémiques, comme lors de l'émission « C à vous » (sur la 5), le 29 janvier dernier, à l'occasion de parution de son *Histoire de ta bêtise*, lorsqu'il justifie subtilement la « violence politique » des « gilets jaunes » par la légitimité de leur « cause ».

Il n'empêche, il est incontestable que François Bégaudeau a « des yeux clairvoyants » et « des oreilles qui respirent l'intelligence ». À 47 ans, sa quinzaine de romans et sa dizaine d'essais déjà publiés, son prix France Culture-Télérama, en 2006, pour *Entre les murs* (2), suffiraient à le démontrer. Aujourd'hui, la clairvoyance et l'intelligence de l'auteur d'*Histoire de ta bêtise* sont bien à l'œuvre à chaque page de sa provocation du « bourgeois », et même du « bourgeois de gauche si tu y tiens ». Car l'interpellation de François Bégaudeau est à tu et à toi, vis-à-vis du lecteur, par fraternité, se défend-il : « Je ne viens pas te juger mais te nommer. Te prendre dans mes phrases et peut-être, à la fin, dans mes bras. »

Le motif du livre est résolument politique. En témoigne, parmi de nombreux morceaux de bravoure, cette dérision du « nouveau » en

matière d'élections : « Macron était moderne (en 2017) au sens où l'iPhone 8 est moderne par rapport au 7. Ce qu'il entendait par le vieux monde, était-ce la V^e République ? La bourgeoisie amiénoise qui l'a couvé ? (...) L'armée ? L'agriculture productiviste ? Rien de tout ça, qu'il allait au contraire raffermir. »

« Je ne viens pas te juger mais te nommer. Te prendre dans mes phrases et peut-être, à la fin, dans mes bras. »

L'essai est donc très éloigné de la littérature nombriliste de « ces jeunes romanciers (qui) adoptent la manière de leur maître Romain Gary, grand falsificateur, grand embrouilleur ». Le dialogue mis en scène par son auteur entre l'anarchiste revendiqué qu'il est et son interlocuteur, électeur d'Emmanuel Macron par conformisme, selon lui, est sans pitié. Sans assez de respect aussi, ce qui abîme un peu la démarche, certes courageuse, de François Bégaudeau, au risque qu'il se retrouve très seul contre presque tous, même contre celles et ceux qui sont en affinité intellectuelle avec lui.

Ainsi, à propos de ceux qui aiment « le Paris passé » de Patrick Modiano, est-il tout à fait juste de soupçonner que « (leur) nostalgie est un formalisme » ? Et uniquement ça ? Il y a beaucoup de hauteur de vue dans les pages très vives d'*Histoire de ta bêtise*. Regrettons seulement que cette hauteur soit, ici, un peu trop hautaine pour que le tutoiement soit authentiquement fraternel. La prochaine fois, peut-être...

Antoine Peillon

(1) <http://begaudeau.info>

(2) Éd. Verticales, 2006, et Gallimard, coll. « Folio », 2007.

Roman. Sophie Van der Linden invite à une envoûtante plongée dans une fabrique de tissus rares aux confins des Balkans.

L'étoffe du bout du monde



Paysanne de la région de Kelmend (Albanie) tissant de la laine de chèvre. Denis Meyer/Hans Lucas

Après Constantinople
de Sophie Van der Linden
Gallimard, coll. « Sygne »,
162 p., 15 €

Quels meilleurs dépaysements que ceux conjugués de la géographie et de l'époque, auxquels s'ajouterait une pincée de mystère ? Au début du XIX^e siècle, un peintre français revient de Constantinople où il a séjourné plusieurs semaines. Parti avec d'autres artistes emmenés par une mission diplomatique, il y a goûté autant que possible une liberté dont il pressent que son mariage prochain avec la douce Marie-Louise, fille d'un respectable marchand d'art, va le priver. Mais, au lieu de rentrer avec ses compagnons de voyage par bateau jusqu'à Marseille, il choisit la voie terrestre jusqu'à Paris – un choix en réalité imposé par sa détestation de la navigation. Peintre réaliste qui nimbe toute scène de douceur, il adore représenter les étoffes et les vêtements. À Constantinople, il se prend de passion pour la fustanelle, une « jupe masculine de coton blanc à centaines de plis dont il (s'essaie)

En écrivaine, à défaut d'insérer les peintures de son héros entre deux chapitres, Sophie Van der Linden les décrit, croisant sur les mêmes paysages le regard de cet artiste et ses mots.

inlassablement à la figuration. » Échouant à la représenter dans tout son raffinement, il rêve d'en acquérir une afin de poursuivre ses tentatives dans son atelier parisien. Lorsqu'il apprend qu'une fabrique à la lisière entre l'Épire et la Thessalie se consacre de manière exclusive à sa confection, il décide que le chemin du retour passera forcément par ces confins.

Spécialiste du livre illustré, Sophie Van der Linden faisait une magnifique entrée en littérature en 2013 avec un roman bref et poignant, *La Fabrique du monde*, où

elle narrait les amours interdites d'une ouvrière et d'un contremaître dans une usine textile chinoise. Le personnage, suivi à la trace sur une île bretonne dans *De terre et de mer*, son dernier livre, rêvait de peindre. Ses lecteurs fidèles s'amuseront de retrouver les fils qui relient ces livres à *Après Constantinople*. En écrivaine, à défaut d'insérer les peintures de son héros entre deux chapitres, Sophie Van der Linden les décrit, croisant sur les mêmes paysages le regard de cet artiste et ses mots, empreints de la même délicatesse veloutée.

Après une interminable chevauchée, le peintre atteint la fabrique étrangement nichée dans des montagnes à la lisière de l'Empire ottoman. Il ne peut pas échanger avec ses résidents qui s'expriment dans un sabir bien à eux. La régente de la fabrique, une femme à la peau d'ébène, « ni servante ni esclave » appelée la Sultane, le sort de son isolement. Elle accepte de lui donner des fustanelles, mais à ses conditions. Au contact de la maîtresse des lieux, le peintre révisera peu à peu ses certitudes sur l'ordre du monde.

Corinne Renou-Nativel

Entretiens. L'écrivaine Marie-Hélène Lafon confie l'intensité de son rapport au monde sauvage et à la montagne du Cantal, inspiration littéraire première.

Aux sources vives de la beauté



Lumière du soir sur la montagne du Cantal. Soissons/Andia

Le Pays d'en haut

de Marie-Hélène Lafon
Entretiens avec Fabrice Lardreau
Arthaud, 160 p., 13 €

Les livres d'entretiens ne sont pas qu'un complément ou un contrepoint à une œuvre littéraire, ils en font partie quand l'épaisseur de l'écrivain – et de l'intervieweur – le rend possible. C'est le cas de cet éclairant livre de conversations avec la passionnante et singulière Marie-Hélène Lafon, complété de chroniques de ses « lectures montagnardes » – des invitations à lire, à découvrir par ses yeux à elle Alexandre Vialatte, Jean Giono, Julien Gracq, Philippe Jaccottet... Elle confiera aussi au fil des pages d'autres admirations, par exemple pour l'écrivain italien Mario Rigoni Stern, dont elle recommanda cet été dans *La Croix* l'histoire du berger Tönle (1).

Dans ces confessions de l'écrivaine : l'écriture, l'enfance et les souvenirs concrets de vie quotidienne, les paysages intimes. Y transparaissent les mêmes qualités frappantes que celles de son œuvre (romans, nouvelles, récits, 16 livres depuis 2001 et *Le Soir du*

chien) : la patience et l'intensité, la sérénité et l'impétuosité. Alliances paradoxales et pourtant ensemble concentrées dans une écriture où se conjuguent la violence des éléments, la fatalité du destin de nos ruraux, et la quiétude millénaire de la montagne cantaloue.

« J'ai eu très tôt, de manière puissante et quasi violente, conscience de la beauté de ce monde. »

Ce rapport au temps, à la nature et à la géographie s'est installé comme un miroir de l'écoulement inexorable et vif de la Santoire, rivière en contrebas de la ferme familiale de son enfance, fondatrice de son inspiration. « *Mon pays coule en moi comme la Santoire coule au bord du pré de mes parents, c'est une vraie grâce* », confiait Marie-Hélène Lafon à *La Croix* en 2014, dans un dossier sur « *l'écriture sociologique de soi* ».

Son projet littéraire, elle le dé-

finit, parlant d'un autre écrivain, avec une formule qui s'applique parfaitement à elle-même : « *faire entrer le corps même du pays dans la matière du texte* ». Le pays, le Cantal, est « pays d'en haut », circonscrit à la ferme familiale perchée à mille mètres d'altitude, près du massif du Puy Mary. Il définit son rapport physique et mental au monde : verticalité (celle de la montagne) et insularité (née de l'isolement des montagnards). Et il présidera à la vocation littéraire.

Comme chez son aîné le Corrèzien Pierre Bergounioux, il s'agit d'écrire contre la « *litanie de la fin de ce monde* », contre l'« *angoisse géologique de voir nos montagnes s'écrouler, disparaître, nous engoutir, nous les derniers Indiens* ». Soit le sens premier pour elle du mot « géographie » : « *écriture de la terre* ».

« *J'ai eu très tôt, de manière puissante et quasi violente, conscience de la beauté de ce monde, sans pouvoir expliquer pourquoi (...). Il s'agit pour moi, dans l'acte d'écrire, de prendre les empreintes de ce pays, d'en dresser une sorte d'état des lieux.* » Dans ce recueil, un autre indice de son rapport organique au monde : la récurrence

du mot « corps » pour désigner les lieux, suggérant l'étrange et infini ballet par lequel se marquent, s'impriment les uns les autres les corps des hommes et les terres où ils vivent.

On pourra lire ces pages comme une forme de récit autobiographique de Marie-Hélène Lafon, retrouver dans sa parole le souffle de ses romans, l'entendre décrire longuement ce qu'elle nomme « *la sauvagine* » : « (...) *Je crois qu'il est primordial de maintenir ce fonds animal, que je qualifie volontiers de rupestre. L'être humain déploie beaucoup d'énergie et d'ingéniosité pour affronter l'angoisse de sa finitude ; c'est à cela que renvoient la nuit profonde et ce qui remue, nous remue, en elle. La création sous toutes ses formes relève de cet élan vital pour faire face aux vertiges premiers. C'est austère et âpre ; là encore je crois que la géographie et la sociologie premières ont été fondatrices. Il s'agit de tenir et de se tenir, de coller à la paroi face au vide, de continuer à mettre un pied devant l'autre, et de pousser la neige des jours avec son ventre.* »

Sabine Audrerie

(1) Lire notre édition du 24 juillet 2018.

meilleures ventes

Littérature
Réseau La Procure –
laprocare.com



- 1 **Mes vies secrètes**
Dominique Bona
Gallimard
- 2 **Journal du dernier curé de campagne**
Matthieu Grimpret
Cerf
- 3 **Au-delà des frontières**
Andreï Makine
Grasset
- 4 **La Guerre des pauvres**
Éric Vuillard
Actes Sud
- 5 **Paul. Une amitié**
Bruno Le Maire
Gallimard
- 6 **Le Dormant d'Éphèse**
Xavier Accart
Tallandier
- 7 **L'Évangile selon Yong Sheng**
Dai Sijie
Gallimard
- 8 **Ce nom qu'à Dieu ils donnent**
Guillaume de Fonclare
Stock
- 9 **La Prophétie de John Lennon**
Louis-Henri de La Rochefoucauld
Stock
- 10 **Personne n'a peur des gens qui sourient**
Véronique Ovaldé
Flammarion

Enquête. Frédéric Martel soulève un réel problème – la double vie de membres du clergé homosexuels – mais de manière outrancière.

« Sodoma », une diatribe autoréférentielle

Sodoma

de Frédéric Martel
Robert Laffont, 632 p., 23 €

Le propos de ce livre, fort volumineux, tient en peu de mots. Après avoir très longuement enquêté à Rome et dans une trentaine de pays, après avoir mené d'innombrables entretiens, Frédéric Martel affirme que l'homosexualité est omniprésente au Vatican et au-delà, parmi les cardinaux, les évêques et les prêtres. Gay revendiqué, cet écrivain, sociologue et journaliste, dénonce donc l'hypocrisie que constituent à la fois les doubles vies de membres du clergé ainsi que les positions doctrinales de l'Église catholique sur la question de l'homosexualité, l'usage du préservatif et les droits civils des homosexuels en matière familiale.

La réalité dont parle Frédéric Martel existe bel et bien. L'enquête apporte des éléments qui en modifient notre évaluation. Ce qui pouvait être perçu comme des cas isolés, des manquements individuels apparaît désormais, au moins partiellement, comme un système de cooptation et de complicités. Autre point important : cette description amène à la conclusion qu'un tel système de dissimulation a constitué un abri très protecteur dont ont profité des pédocriminels.

Le choc que représente ce livre amène donc à se poser de nécessaires questions.

Le choc que représente ce livre amène donc à se poser de nécessaires questions. Comment maintenir inchangés certaines règles de discipline ecclésiastique et certains points de doctrine si de hauts responsables cléricaux vivent dans de telles contradictions ? Complexe chantier qui prendra beaucoup de temps. Le pape François a entamé ce chemin, au moins sur le terrain pasto-



Des évêques et des cardinaux, au Vatican, en septembre 2017. Andrew Medichini/AP

ral, avec cette phrase mémorable en juillet 2013 : « Si une personne est gay et cherche le Seigneur et qu'elle est de bonne volonté, mais qui suis-je pour la juger ? »

Il faut aussi évoquer ce que *Sodoma* a d'outrancier et même de détestable. D'abord, son exagération narrative. L'auteur fait de la messe d'ordination épiscopale de Mgr Georg Gänswein, secrétaire du pape Benoît XVI, une description fellinienne, jugeant qu'elle est « une des plus extravagantes de tous les temps ». Il n'a pas dû voir beaucoup de messes dans la basilique Saint-Pierre car celle-là était alors relativement banale. Ensuite, sa propension à tout analyser à travers le prisme de l'homosexualité, même lorsqu'il s'agit de politique ou d'argent. *Sodoma* est en ce sens un livre gay autoréférentiel, mot que l'auteur utilise souvent pour qualifier l'Église.

Beaucoup plus grave, Frédéric Martel ne fait pas de distinction claire entre ceux qui ont une pratique homosexuelle et ceux qui, d'orientation homosexuelle, font tout pour rester fidèles à leur en-

gagement de célibat. Le raisonnement sous-jacent semble être le suivant : les premiers sont des menteurs cyniques ; les autres se mentent à eux-mêmes et en conçoivent une aversion pour l'homosexualité. De toute façon, pour Frédéric Martel, l'abstinence est inenvisageable car « contre-nature ».

Cette conception des choses conduit, hélas, Frédéric Martel à beaucoup d'insinuations. Il ne désigne comme homosexuels pratiquants que des personnes décédées – parfois très récemment. Pour les vivants, le livre procède par allusions et questions. L'auteur écrit : « Quant au "outing" (1), arme terrible des homophobes, il a toujours été très prisé par les homosexuels eux-mêmes. » Ce livre l'illustre assez bien.

Enfin, il faut souligner que, pour Frédéric Martel, « l'Église », ce ne sont que les clercs. Il n'est jamais question des fidèles, des laïcs engagés dans les communautés ou dans la société, des religieuses (sauf pour faire l'hypothèse que, de leur côté, aussi...). Sans doute est-ce cette erreur de compréhension

qui le conduit à dire, observant le geste de charité d'un prêtre vis-à-vis d'un SDF : « Un petit geste qui ne paie pas de mine, banal dans sa simplicité, et devenu rare dans un Église "autoréférentielle" et qui a eu tendance à s'éloigner des pauvres. » Frédéric Martel ne sait donc rien – ou ne dit rien – de l'action caritative des catholiques, y compris au plus haut niveau du clergé.

Sodoma a un épilogue. Un texte magnifique où l'auteur évoque un prêtre qui a marqué son enfance et auprès de qui il a appris la liberté. Beaucoup plus tard, Frédéric Martel a su que le père Louis était homosexuel et qu'il était mort du sida. Il a des mots très durs pour évoquer « la souffrance de cet homme seul, rejeté par l'Église ». Et pourtant il raconte que le père Louis a été accompagné jusqu'à sa mort par des religieuses « magnifiquement dévouées ». Frédéric Martel, elles étaient l'Église auprès de votre ami.

Guillaume Goubert

(1) Révéler l'homosexualité d'une personne contre son gré.

coup de cœur

de Jean-François Rod
Librairie La Procure
3, rue de Mézières
75006 Paris
laprocure.com



Demandez et vous obtiendrez La méthode simple pour commencer à prier d'Alain Noël
Mame, 80 p., 9,90 €

Sur ce sujet, on peut penser que l'on a tous les livres qu'il faut et qu'il est bien superflu d'en rajouter un autre. Eh bien, ce n'est pas vrai et celui-là est tout à fait remarquable, parce qu'il répond vraiment au « cahier des charges » : bref, vif, simple, concret, pas cher et surtout pertinent. Or, nombreux sont ceux qui souhaitent commencer ou recommencer à prier vraiment, sans préalable compliqué et décourageant. Ce n'est pas « la prière sans peine » pour autant. On voit bien que l'auteur a de l'expérience et qu'il ne cache pas les obstacles du début et... du milieu ! Surtout, il a un style moderne et chaleureux avec beaucoup d'humour. Si vous voulez éduquer à prier, prenez ce petit livre, il me semble qu'il peut être répandu sans modération.

marque-page

Trésors spirituels des chrétiens d'Orient et d'Occident. Pour prier chaque jour de l'année de Martin de La Roncière
Artège, 688 p., 22,90 €

Jean-Paul II avait en son temps exprimé le souhait que les confessions chrétiennes procèdent à un « échange des dons » dans ce qu'elles ont de meilleur. Cet ouvrage répond à cet appel. Il propose pour chaque jour de l'année liturgique un texte issu des traditions syriaque, maronite, arménienne, copte, éthiopienne, orthodoxe, luthérienne, anglicane et réformée.

Élaboré par le père Martin de La Roncière, chanoine régulier de Saint-Victor, ce « kaléidoscope de la littérature spirituelle chrétienne de tous les temps et de toutes les latitudes » contribuera utilement à « faire mûrir le temps de l'union des Églises et de la pleine communion entre tous les disciples du Christ ».

Dominique Greiner